

trouvât sa double traduction. Au reste, les Grecs et les Romains étaient habitués à cette écriture renversée, qu'on remarque sur plusieurs médailles anciennes.

Les trois langues inscrites sur le titre de la Croix et qui sont précisément celles dont se sont servis notre Sauveur dans ses divins enseignements et le Saint-Esprit dans l'inspiration des saintes Écritures, sont considérées par les catholiques comme langues sacrées, et ont été pendant les trois premiers siècles exclusivement employées pour la liturgie de l'Eglise dans toutes les contrées où s'est établi le christianisme, et où elles n'étaient pas les langues vulgaires. Renvoyez donc au pied de la Croix ceux qui demandent pourquoi l'Eglise tient tant à l'hébreu, au grec et au latin. Ces langues, inscrites d'une manière providentielle par le gouverneur romain au-dessus de la tête du Fils de Dieu, et placées entre le ciel et le divin médiateur, ont été admises par l'Eglise comme intermédiaires entre le ciel et la terre. Dans plusieurs occasions, notamment à Gethsémani et sur le Thabor, notre Sauveur a choisi trois de ses disciples pour être les témoins les plus intimes de ses souffrances et de sa gloire, et ce furent ceux qui devaient annoncer son Evangile dans ces trois langues : saint Pierre, à Rome, en latin ; saint Jean, à Éphèse, en grec, et saint Jacques, en hébreu, à Jérusalem. (Tiré de l'ouvrage de Mgr Mislin, *Les Lieux Saints*).

## Note H

(se rapportant à la page 285)

Jésus opéra deux fois le miracle d'une pêche miraculeuse : la deuxième fois après sa Résurrection ; la première, aux débuts de sa vie publique, quand il choisit ses premiers Apôtres. C'est de cette première pêche miraculeuse que nous nous occupons ici. Voici le récit des Évangélistes (Matt., IV, 18, 22. Marc., I, 16-20. Luc., V, 1-11).

*Jésus dit à Simon : « Avance en pleine eau et jette les filets pour pêcher. — Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. Mais sur votre parole je jetterai le filet.*

*Il le jeta et ils prirent une si grande quantité de poissons que le filet se rompait.*

*..... A cette vue Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus ..... Jésus lui dit : Ne crains point ; désormais tu seras pêcheur d'hommes.*

Pierre seul a des sujets dans tout l'univers ; il peut faire entendre la parole de vie dans les îles les plus éloignées, dans les contrées les plus inhospitalières et jusqu'aux extrémités de la terre. Sa monarchie spirituelle et sa juridiction sont sans bornes, parce que Jésus-Christ n'a pas assigné de limites à Pierre, aux pêcheurs de la mer de Tibériade, dont il leur a abandonné, au contraire, toute la surface, et par là, je le répète, l'univers entier, pour y prendre des poissons de toutes qualités et de toutes grandeurs : « Va en avant, et jetez vos filets pour prendre du poisson : *Duc in altum, et laxate retia in capturam piscium* ».

Quand le Sauveur eut prononcé ces paroles, Pierre reprit aussitôt : « Mais, Seigneur, mes compagnons et

moi nous avons pêché toute la nuit dans cette même mer sans rien prendre ». Cette déclaration de Pierre est, selon Bède, la figure de l'inutilité des efforts tentés par les savants et les sages pour attirer les hommes à Dieu durant la nuit séculaire qui précéda la venue de Jésus-Christ. De sorte que la pêche abondante qui suivit l'obéissance des disciples au commandement de Jésus, est la figure de l'éclatant miracle opéré par les apôtres, substitués aux anciens sages. Cet artisan obscur n'emploie pas la violence, dans son labeur : il jette son filet à la mer et il tire à lui les poissons qui s'y prennent volontairement. Or, Dieu l'a choisi pour convertir la terre, afin que, dans cette condition nouvelle, il se comportât de la même manière, et qu'en changeant de profession, il ne changeât pas de conduite. C'est ce qui arriva : les apôtres ne contraignirent personne à embrasser le christianisme ; ils ne violentèrent aucun homme. Tant de peuples divers ne se trouvèrent réunis dans la même Eglise, que parce qu'ils vinrent librement se précipiter dans les filets de la prédication apostolique. La parole, voilà l'arme des convertisseurs, et non l'épée ; il n'y eut point de menaces, mais d'aimables invitations ; la ruse n'y eut aucune part, la vérité seule fut montrée aux yeux des peuples.

Mais ce miracle (digne de l'étonnement des cieux) de la propagation rapide de l'Eglise, sans l'emploi ni de la séduction, ni de la fraude, ni de la violence, ni d'aucun des moyens qui attirent ou assujettissent le monde ; ce miracle, dis-je, est lié, par une merveilleuse dépendance, au caractère de la *catholicité* de l'Eglise. Il faut que *tous* se plient à admettre une religion qui se présente, se déclare et se prouve instituée pour le bien de *tous* ; car l'efficacité d'une religion est la preuve de la

*catholicité* de sa nature. Ainsi, parmi toutes les communions chrétiennes, celle-là seule sera vraiment *catholique* et *universelle*, qui, lorsqu'elle est libre dans son action, se propage et s'étend avec facilité, en dépit de toutes les passions. Or, cette merveilleuse efficacité, ce pouvoir surhumain de dominer les esprits et d'attirer les cœurs se trouve dans la seule Eglise romaine.

Les instruments qui servirent dans cette pêche des hommes ne pouvaient, par leur nature, s'user avec l'usage ni vieillir avec le temps. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas été fabriqués par l'art de l'homme, mais par la grâce de Dieu. Les apôtres ont reçu du divin Maître des filets que le temps ne consume point, des cannes que la vermoulure n'attaque jamais, des hameçons que la rouille n'atteint pas. Ils se sont assis sur une pierre inébranlable que les flots heurtent vainement ; ils se sont embarqués sur une nacelle qui affronte, sans crainte de se briser, et les vagues et les tempêtes. Mais où trouver, depuis les apôtres, ces instruments qui ne s'usent pas, ce roc qui n'est jamais ébranlé, cette barque qui se rit du naufrage ? Ah ! cette barque c'est l'Eglise, et ce rocher c'est Pierre ; car c'est à Pierre qu'il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise ».

A Jérusalem, il convertit huit mille personnes dans deux sermons ; du jour où, sur l'ordre du ciel, il attira par le filet de la foi, dans la barque de l'Eglise, comme prémices des Gentils, le centurion Corneille ; de cet instant, dis-je, où commença, par de si heureux auspices, la noble pêche des âmes, Pierre n'a jamais cessé de pêcher dans la personne de ses successeurs. En effet, le Souverain Pontife est encore aujourd'hui celui à qui il a été dit, comme autrefois à Pierre : *Tu es pêcheur d'hommes*. C'est donc au Souverain Pontife qu'il appar-

tient de convertir les âmes; aussi est-ce lui qui, dans l'Eglise, jusqu'à présent, en personne ou par ses légats, les évêques, les prêtres, les missionnaires qu'il envoie par toute la terre, convertit les infidèles et les hérétiques, tout comme les premiers Pontifes convertirent d'abord Rome, puis envoyèrent convertir les autres peuples.

Mais, hors de l'Eglise, qu'est-ce que la prédication? Le schisme, convaincu de son impuissance, y a renoncé. A-t-on jamais entendu parler de missionnaires dans cette nuit où personne ne peut opérer ni son salut, ni celui d'autrui, et où, par conséquent, l'on pêche toujours sans rien prendre. Ils se servent d'engins usés, propres plutôt à mettre en fuite le poisson qu'à le prendre. Ils s'appuient sur l'autorité du *jugement privé*, origine de toutes les erreurs, écueil de toutes les vérités. Ils ne jettent pas leurs filets de la barque de Pierre, mais de la barque de Photius, ou de Luther, ou de Calvin, ou d'Henri VIII, où Jésus-Christ n'est pas ni ne peut être. Et cela au nom des gouvernements temporels, des trafiquants et des spéculateurs qui les envoient; et cela, plus dans l'intérêt de la politique et de la cupidité, que dans celui de la religion et de la charité. En un mot, ils n'opèrent pas au nom de Jésus-Christ, mais bien au nom de Satan; est-il donc étonnant qu'ils ne pêchent qu'à l'avantage du démon?

Les missionnaires de l'Eglise catholique, les envoyés du Souverain Pontife, travaillent *seuls de jour, et dans la lumière*, à la splendeur d'une foi perpétuelle, constante, unanime, universelle. Ils jettent leurs filets de la barque de Pierre; dans les régions les plus reculées, ils sont toujours de l'Eglise ou dans l'Eglise où se trouve Jésus-Christ, le soutien de leur courage, le compagnon

de leurs travaux. Ils pêchent en son nom, par ses ordres : *In verbo tuo*.

Les filets prennent pêle-mêle le bon et le mauvais poisson : ainsi, dit saint Augustin, la prédication évangélique s'empare-t-elle indistinctement des hommes charnels et des spirituels, des réprouvés et des élus. Le filet qui se rompt et la barque qui submerge signifient que les schismes et les erreurs des hérétiques, les scandales des mauvais chrétiens, menaceraient de compromettre l'*unité* de l'Eglise. Mais, en se remettant à flot, en résistant à son poids immense, la barque de Pierre et son filet prédisent aussi que ce serait en vain : *Et cum tanti essent, non est scissum rete*. Quel beau privilège dans l'Eglise ! son filet mystérieux, sa barque de construction divine, tout en embrassant l'universalité des hommes, ne doit souffrir aucun dommage ni dans son intégrité, ni dans son *unité* ! Quel prodige ! Nonobstant la multitude d'hommes qu'elle accueille dans son sein, tous si différents par l'éducation et par le génie, par le caractère et par les mœurs, par les habitudes et par le langage, par la foi et par la vertu ; quoiqu'elle embrasse et qu'elle renferme des citoyens de tous les pays du monde, de tous les climats, de toutes les races et de toutes les conditions ; malgré le poids énorme, discordant, turbulent, qui menace toujours de rompre ses filets, l'Eglise reste intacte ; et plus elle pêche, plus elle se remplit, et plus aussi elle est entière ! *Et cum tanti essent, non est scissum rete* (Ventura).

### Note I

(se rapportant aux pages 297 et 302)

Jésus-Christ ne regarde pas si ceux qu'il appelle sont à la hauteur de leur mission ; car il prétend renverser le cours ordinaire des choses, il prétend que son œuvre fasse de grands hommes, non que de grands hommes fassent son œuvre. Bien plus, toujours conséquent dans ses vues, il veut des apôtres qui répondent au Maître. Comment s'est-il attaqué aux puissances qu'il veut abattre ? Comment a-t-il marché à la conquête souveraine qu'il médite ? C'est par l'opprobre, par la faiblesse, par l'anéantissement volontaire de soi-même. Il lui faut des coopérateurs qui soient, de leur nature et par leur condition, ce qu'il a paru lui-même, mais par sa volonté et par son choix. Il rejette inexorablement tout ce qui a une valeur et une puissance selon le monde. Il passe devant les savants, les habiles, les sages, sans daigner leur donner un regard. Il descend aux derniers degrés de l'échelle sociale, il descend jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qui n'est pas, dit saint Paul, afin de s'en servir pour confondre ce qui est. Il va aux bords des lacs et parmi les filets des pêcheurs. Lui-même, ouvrier autrefois et aujourd'hui conquérant, il s'adresse à d'autres ouvriers dont il fera des conquérants, à leur tour et à l'heure qu'il a fixée. Des mercenaires dont l'ambition se borne au succès d'une pêche, des ignorants pour qui le monde de la pensée n'existe pas, des hommes grossiers et qui n'ont jamais traité avec les hommes, des bateliers, en un mot, fixent son choix souverain.

L'un étend la main sur l'Orient, l'autre sur l'Occident.

L'un dit : à moi les barbares ; l'autre : à moi la Grèce et Rome. Chacun a sa part dans cette distribution de peuples et d'empires ; chacun se trace son champ de bataille et se pose son but de conquête ; chacun se met à l'œuvre, sans douter un instant du succès. Les années succèdent aux années, les luttes aux luttes. Au terme de la carrière, pas un d'eux qui ait trahi sa mission ou qui ait été trahi par la fortune. Avant de mourir chacun remplit sa mesure de victoire. A sa mort, chacun d'eux reste législateur et conquérant.

Le doigt divin est visible. Qu'a voulu J.-C. ? se faire un royaume, c'est-à-dire une Église tellement en dehors et au-dessus des puissances humaines que nul ne pût prétendre ou à la gloire de l'avoir établie ou au droit de la gouverner. La sagesse a consisté à contredire la sagesse humaine, la force à se passer de la force du monde. En choisissant les ignorants et les pauvres et en triomphant par eux seuls, non seulement J.-C. a fait éclater une vertu surhumaine, mais il a élevé à jamais sa personne et son Église au-dessus de toutes les puissances d'ici-bas. Il a pris des bateliers pour coopérateurs, parce qu'il est bien sûr que jamais le monde n'attribuera le succès à leur faiblesse. Il a dédaigné les sages, parce qu'on n'aurait pas manqué de faire honneur de la victoire à leur sagesse. Il les appellera à leur tour, sans doute, mais ce sera après tous les autres et quand il sera évident que le triomphe n'est pas leur œuvre. Oui quand les pêcheurs auront pris les peuples dans leurs filets, quand la philosophie divine de la croix sera acceptée de tous, quand le genre humain sera, d'un côté, à ses pieds et, de l'autre côté, les sages seuls dans leurs écoles désertes, alors J.-C. viendra à eux.

J.-C. serait infidèle à lui-même, s'il ne les choisit-

sait comme il a choisi les apôtres, c'est-à-dire sans proportion avec le but à obtenir.

Il est un ordre constant et, en quelque sorte, inflexible selon lequel s'accomplissent les révolutions sociales. Cet ordre J.-C. l'a méprisé jusqu'ici ; il le méprisera jusqu'au bout. Ainsi les révolutions commencent de loin dans les esprits, éclatent ensuite dans les faits ; l'opinion les prépare, les événements les consomment. J.-C. ne prépare rien et brusque tout, les idées, les intérêts, les mœurs, les institutions, l'opinion surtout, cette reine du monde, comme dit Pascal. Dans l'ordre humain les révolutions partent d'en haut, le mouvement est donné par quelques hommes puissants qui ont la foule derrière eux et qui sont servis par les circonstances. Les masses suivent et l'idée populaire triomphe. J.-C. tenta sa révolution en sens inverse, c'est-à-dire de bas en haut, du peuple aux grands, des pauvres aux riches, des ignorants aux sages et aux hommes de génie. Reste un troisième caractère des révolutions humaines : c'est que toutes elles triomphent par l'ascendant de la force et toujours avec violence. Car c'est la loi de toute puissance qui marche, de briser ce qui résiste ; s'arrêter pour elle, ce serait mourir. La révolution tentée par J.-C. et par les siens viole toutes ces lois. Elle n'admettra que deux moyens de succès : au lieu de la force, la persuasion ; au lieu de la violence, la douceur jusqu'à la faiblesse. Point d'autres armes que la foi ; point de sang versé, que le sang de ses disciples et de ses apôtres. Deux moyens, en un mot, la parole et le martyre.

Et ne dites pas : mais la parole, c'est la première des puissances ; au fond, c'est le levier du monde. La première des puissances ! Oui, sans doute, quand elle part des hauteurs de la société ; oui, quand elle est éloquente ;

oui, quand elle s'adresse aux passions ou aux intérêts du moment. Non, quand elle part d'en bas ; non, quand elle est sur les lèvres des ignorants ; non, quand elle s'adresse à des intérêts si dédaignés, contre des passions vivantes. Ne dites pas alors que la parole est la première des puissances ; dites plutôt que c'est la dernière des faiblesses.

Je me représente par la pensée les premiers débuts de la conquête chrétienne. Des étrangers paraissent tout à coup au milieu de la foule, sur les places publiques d'Antioche, de Corinthe, d'Athènes, de Rome. Qui sont-ils et d'où viennent-ils ? On se le demande autour d'eux et nul ne sait le dire. L'extérieur pauvre, le visage exténué, le corps tout saignant encore des stigmates d'un récent martyre, ils parlent sans recherche, sans art, dans une langue qu'ils balbutient. Jetant, dit un Père, jetant à chaque mot la vérité avec leurs solécismes, ils s'adressent à ce peuple qui ne les connaît point, ils disent : frères, *virī fratres*, que faites-vous ? Qu'adorez-vous ? Le bois et la pierre ? Jetez bas ces idoles ; crucifiez vos sens ; humiliez vos esprits ; faites pénitence, et n'adorez qu'un seul Dieu, le Seigneur J.-C. mort sur une croix et sans lequel il n'y a point de salut. Quel accueil, je le demande, devait recevoir une telle parole adressée par de tels prédicateurs et à un tel auditoire ? Mais nous tous, nous sommes nés entre les bras de l'Eglise et l'éducation a presque identifié pour nous la langue de l'Evangile et la langue de la raison. Et la parole chrétienne rencontre en nous des oppositions si vives et des résistances si opiniâtres ! Que devait-ce être de cette même parole tombant comme la foudre au milieu de la société païenne ? Les passions armeront contre elle la liberté humaine. Il faut donc que l'apôtre de la vérité

soit non seulement son prédicateur, mais encore son athlète. C'est peu de l'exposer, il faut la défendre. Ce n'est point assez de parler pour sa cause, il faut combattre. Mais comment ses apôtres vont-ils la défendre? En cédant à toutes les violences. Comment vont-ils combattre? En mourant. Aussi contemplez les apôtres, ces prétendants à l'empire du monde : toujours et jusqu'au bout le même système d'infirmité et le même parti pris de faiblesse. Vous avez entendu les prédicateurs, contemplez les athlètes. Apôtres et disciples sont affichés dans tous les édits de proscription. Ils sont nommés dans tous les cris de mort. Ils connaissent toutes les routes de l'exil. Ils descendent dans toutes les prisons. Ils montent sur tous les échafauds. Ils rougissent de leur sang tous les glaives. Toujours, de leur part, la faiblesse qui cède et qui souffre, jamais la violence qui se raidit et résiste. Si on les insulte, ils baissent la tête devant l'outrage. Si on les met aux fers, ils ne brisent point les chaînes. Si on tire l'épée, ils présentent la poitrine. Si on frappe, ils pardonnent et ils prient pour les bourreaux. Et ainsi cédant toujours, souffrant tout, d'opprobres en opprobres, de faiblesse en faiblesse, de martyre en martyre, ils restent seuls maîtres du champ de bataille. Les victimes ont vaincu, le monde appartient aux martyrs. Autour d'eux les temples croûlent sur les trônes et les écoles sur les temples et sur les trônes. Un mouvement inouï confond et mêle tout. Des catastrophes sans nom accumulent les ruines sur les ruines. Les lois, les arts, les institutions, tout se précipite, tout est à terre. Puis, quand l'agitation s'est calmée, quand les bruits sont tombés, quand la poussière soulevée par tant de débris s'est dissipée, au-dessus de tous les décombres, que reste-t-il? La cité spirituelle, la cité de

Dieu, avec la croix pour étendard, les pêcheurs de Galilée pour princes, le Supplicié du Calvaire pour souverain. La devise triomphale du Christ est arborée d'un bout du monde à l'autre : *Christus vincit, regnat, imperat.*

Mais comment la faiblesse a-t-elle survécu à la force? Comment les apôtres du Christ ont-ils vaincu en mourant? Une sagesse vulgaire n'eût vu dans un tel moyen qu'une cause assurée de ruine; la sagesse de J.-C. y a vu le triomphe. Et qu'avait prétendu J.-C., sinon constituer le règne de l'âme et le règne de Dieu? Quand il parut, il trouva Dieu dans l'oubli, l'âme dans le mépris universel. Quand on disait plaisir, fortune ou gloire, toutes les ambitions s'agitaient. Quand on disait liberté, les cœurs s'émouvaient. Quand on disait patrie, le courage se dévouait. Quand on disait l'âme ou Dieu, l'homme restait froid, insouciant, immobile. J.-C. dit aux siens : souffrez et mourez! Voilà le but atteint à moitié. Quand les hommes avaient vu leurs semblables mourir pour la patrie ou pour la liberté, ils avaient dit : la liberté et la patrie sont tout; puisqu'on meurt pour toutes deux. Quand ils virent les apôtres souffrir et mourir pour Dieu et pour l'âme, ils dirent à leur tour : Dieu et l'âme sont donc plus que la liberté, plus que la patrie, plus que la vie, puisqu'on immole tout pour l'âme et pour Dieu. Ah! c'est bien connaître l'homme qui n'estime ce que valent les choses que par ce qu'elles coûtent. En demandant aux siens le sacrifice de toutes choses pour la vérité, il mettait d'un seul coup la vérité au-dessus de toutes choses; il en faisait la plus haute des puissances et la première divinité du monde.

Supposez qu'à la quatrième année du règne d'Auguste, alors que le Sauveur du monde cachait à Beth-

léem le mystère de sa naissance, un prophète envoyé du ciel se fût présenté devant César et son Sénat, et que là en présence du maître du monde et des descendants des Crassus, des Pompée et des Scipion, il leur eût parlé en ces termes :

« Ecoutez, César, et vous, sénateurs, écoutez. Dans une ville obscure de l'Orient un enfant vient de naître qui est votre souverain et dont vous êtes les sujets. Cet enfant n'a rien de ce qui donne la gloire au berceau des hommes. Sa vie sera comme sa naissance, pauvre et méprisée ; sa mort sera cruelle et honteuse. Il mourra sur la croix, mais une fois au tombeau cet homme dominera le monde. A vous, César, il prendra votre capitale pour en faire le siège de son culte et le centre de son Eglise, et il contraindra vos successeurs à se retirer devant le Pontife qui le représente. Vous, sénateurs, il soumettra vos descendants à ses lois. Il abattra cet autel de la Victoire élevé dans cette enceinte, et il mettra en sa place son image. Il se suscitera des disciples, des apôtres, même parmi vos enfants. Il leur fera donner leur sang pour sa cause et, après que vos successeurs auront immolés dans vos amphithéâtres, il les forcera de déposer leurs restes dans des temples qui seront les siens et d'élever des autels à leurs propres victimes. En moins de quatre siècles, tout cela sera accompli et sans retour ». (De Place, *Jésus-Christ*).

## TABLE DES MATIÈRES

### LES RAMEAUX

Pages

- I. La vie du Christ, vie d'obscurité, de faiblesse, de souffrance. — Mais le Christ était Dieu. Il lui plut de montrer de temps à autre que la glorification et le triomphe dépendaient de sa volonté souveraine. — Il quitte Béthanie et son entrée triomphale à Jérusalem se prépare. — Ordre donné à deux de ses Apôtres et où sa puissance sur les volontés humaines se manifeste. — L'anon et l'ânesse. — Prophétie de Zacharie. — Haute signification mystique. La conversion des peuples : le délaissement d'Israël. — L'action de Dieu visible dans l'élan populaire et les triomphales ovations de la foule. — Sens profond des acclamations. Jésus est « l'envoyé ». Jésus est le « béni ». Jésus est de race royale. Jésus est le « David » véritable. Jésus est l'auteur de la « paix et de la gloire au plus haut des cieux ». — Pleurs de Jésus sur Jérusalem. Quel est son crime ? Quel sera son inexorable châtement ? — Jérusalem image de l'âme pécheresse dans son crime et dans son châtement. — Description de ce châtement. — Attitude désolante de Jérusalem, au moment où Jésus y fait son entrée. — Insolente injonction des Phariséens. Réponse de Jésus. — Les vendeurs chassés du Temple. Déploiement d'une force sur-humaine. — Multitude d'infirmes et de malades guéris. — Nouveau miracle : la parole donnée aux enfants à la mamelle pour acclamer l'Homme-Dieu. — Prophétie qui annonçait ce miracle.